

Rêveur

I

Yume vivait dans un petit village, sur une petite île, sans histoire.
Un village sans communication avec le reste du monde.
On y pratiquait la pêche, et on y vivait.
Et on s'en contentait.
On s'en félicitait.
Probablement à raison.
Les journées étaient ensoleillées, les nuits douces, et l'existence, heureuse.

Mais Yume avait toujours été différent.
En décalage.
Les habitants du village ne le comprenaient pas.
Et réciproquement.
Il ne les comprenait pas.

Petit, il posait beaucoup de questions.
Sur le monde.
Sur son fonctionnement.
Sa curiosité semblait insatiable.
On lui fournissait peu de réponses.
Et ça le rendait triste.

Mais sa tristesse rendait son entourage triste.
Et Yume était empathique.
Possiblement trop pour son propre bien.
Et la tristesse des gens le rendait triste.
Ainsi, plus grand, Yume se posait toujours beaucoup de questions.
Mais il ne les posait pas.
Il les gardait pour lui.
Il n'avait pas plus de réponse.
Mais ça avait le bénéfice de rendre les gens moins tristes.
Et il se fit une raison.
Et la vie dans son village fut à nouveau sans histoire, et heureuse de l'être.

Yume resta cependant considéré comme un marginal.
Un excentrique.
Il lui arrivait d'avoir un comportement jugé inhabituel.
Déviant.
Déviant par rapport aux coutumes de son village.
Pour trouver les réponses à ses questions, il les cherchait.
Il expérimentait.
Il mélangeait.
Il fabriquait.
Il détruisait.
Dans l'incompréhension générale, sauf de la sienne.

Parfois, les résultats étaient décevants.
Les réponses, inexistantes.
Ou introuvable.
Mais, plus rarement, il les trouvait.

Ses errances cognitives et ses interrogations sur le fonctionnement du monde s'avéraient cependant fertiles.
Leurs fruits apportèrent plusieurs améliorations dans le village : il optimisa les techniques de pêche, facilita la construction des bateaux, renforça la structure des habitations...
Et il facilita ainsi une vie qui n'avait pas nécessité d'être facilitée.

Initialement, ces innovations furent bien accueillies.
Accueillies à la hauteur de l'aide qu'elles apportaient.
Sans qu'on s'interroge par ailleurs sur le fonctionnement et les principes que ces innovations sous-entendaient.
Cela participa malgré tout à ce qu'on tolère son excentricité.
Il était étrange, mais pratique.
Bizarre, mais sympathique.
Déviant mais aidant.

Mais de la technicité naît parfois la complexité.
Et avec ça, les difficultés.
Des comportements réactionnaires naquirent au sein du village, et des phrases au conservatisme démodé, telles que "On était mieux avant" se firent bientôt entendre.
Des phrases que Yume ne comprenaient pas.
Mais il ne chercha pas à les comprendre. Car, il avait compris.
Compris depuis longtemps.
Qu'il serait incompris.
Qu'il était incompris.
Et qu'il le resterait.

Ainsi, la vie reprit son cours antérieur dans son village.
Un cours lent et silencieux.
Un cours si lent qu'il en était presque à l'arrêt.
Un cours qui stagne de fait, et s'en con-temps-te.
Un cours à l'existence heureuse, sans histoire, fière et désireuse de le rester.
Un cours que Yume ne comprenait pas. Car c'était un cours sans écoulement.
Et à nouveau, Yume, pour le bien-être de ses contemporains, conserva pour lui ses pensées, ses questions, et les réponses qu'il obtenait parfois.
Elles resteraient silencieuses pour le monde, mais résonneraient sans repos pour lui.

II)

Yume atteignit assez solitairement la fin de l'adolescence et le début de l'âge adulte. Et avec la maturité et la patience inhérentes à l'expérience que procure ces âges-là, il parvint partiellement à se satisfaire de cette existence incomplète. Une solitude salutaire. Pour lui -du monde le pensait-il, s'en convint-il-, et surtout pour les autres. Ses questions furent moins nombreuses et ses tourments, plus paisibles.

Il en restait une, cependant, qui le brûlait.

Quotidiennement.

Cycliquement.

Obsessivement.

Une préoccupation cons-temps-te.

Au village, tout le monde connaissait cette question.

Ça avait été sa première.

Et il l'avait répété, tous les jours, jusqu'à avoir compris que personne ne lui apporterait la réponse.

“Où le soleil se couche-t-il ?”

Cette question, au village, personne ne se l'était posée avant.

Le soleil se levait, il se couchait, et c'était comme ça.

Depuis longtemps.

Et ça suffisait.

Une vérité. Un socle. Une stabilité.

Quand le soleil se levait, on pouvait aller pêcher. Quand il se couchait, on se couchait aussi.

Et c'était tout. Tout ce qui importait.

Le reste, c'était de la fantaisie.

Mais pas pour Yume.

Et depuis ce jour, le jour de cette première question, il s'asseyait, sur le sable, tous les jours, et regardait le soleil se coucher, jusqu'à ce que sa lumière s'éteigne, avec, toujours, cette même interrogation en tête.

“Où le soleil se couche-t-il ?”.

C'était la seule question qu'il n'avait pas réussi à éteindre.

Une question dont la lueur l'éclairait, le gardait éveillé, le torturait presque, du soir au matin, et du matin au soir.

Un tourment aussi certain que la rotation des astres.

Ainsi, un jour, comme un autre en apparence, un jour où le soleil s'était levé, et où il se coucherait, il prit une décision.

“Je vais aller voir où le soleil se couche !”

Les réactions furent exactement celles attendues.
Celles qu'il avait choisi d'ignorer.
Une prescience acquise par l'expérience.
Comme pour toute science.
L'expérience d'une existence de réactions à ce qui était considéré par la société, cette société, comme inhabituelle.
Comme asocial.

On pensa d'abord à une blague.
On riposta que Yume en faisait peu.
Alors on fit ce qu'on fit quand on ne comprend pas l'autre. Et qu'on ne fait pas l'effort d'abstraction et d'objectivité pour essayer de le comprendre.
On le qualifia de fou.
On lui exposa les dangers d'une telle entreprise.
On l'interrogea sur son intérêt.
On tenta, évidemment, de l'en dissuader.
Sa réponse avait, quelque soit l'argument, déjà été préparée :

“Je vais aller voir où le soleil se couche !”

Il savait que sa réponse ne serait pas satisfaisante.
Qu'elle serait incomprise.
Et il savait, fort de son expérience, la frustration que cela générerait.
Mais il savait également que, même s'il essayait d'éclaircir cette réponse, même s'il essayait de développer tout ce qu'elle impliquait, elle resterait incomprise.
Aussi il se contenta de cette réponse :

“Je vais aller voir où le soleil se couche !”

Le plus dur fut sûrement quand une femme, plus agée, plus sage aussi, avec qui il partageait un lien de parenté, tenta également de le “raisonner”.
Il savait qu'il allait la rendre triste.
Il savait qu'à nouveau, il allait rendre le village triste.
Et que son empathie exacerbée rendrait, malgré la force de sa pulsion, malgré l'absence de réelle attache, malgré le lien fragile qui le liait à ce groupe, son départ difficile.
Mais il lui semblait que son besoin de réponse surpassait la douleur de ces séparations.
Sa réponse fut sincère :

“Je suis désolé. J'ai besoin d'aller voir où le soleil se couche”.

Et ainsi, un jour, comme un autre en apparence, il se tint à sa décision.
Il fit, pour la première fois de sa vie, un choix égoïste.
Il poussa son bateau à l'eau.
Et Il partit.

Au village, on conclut que son excentricité avait fini par le tuer.
Que le destin des différents était bien triste.

Qu'il était fâcheux de ne pouvoir se contenter de ce que l'on a.

Et certains pensèrent même, mais pas trop haut, que ce départ était peut-être d'intérêt collectif.

Pour le bien commun.

III)

Et ainsi, Yume navigua.
Sa voile gonflée par le vent.
Son optimisme gonflé par son départ récent.
Installé sur son navire, sous un soleil radieux et radiant.
Ce même soleil qui constituait son unique cap.
L'existence venait de prendre un tournant vers la simplicité.
Au revoir la complexité des relations sociales.
Au revoir l'incompréhension réciproque avec ses contemporains.
Au revoir les efforts pour essayer de s'adapter à leurs mœurs et à leur mode de vie.
Dorénavant, il n'y avait, et il n'y aurait, plus qu'une unique préoccupation.
Plus qu'une seule question.

“Où le soleil se couche-t-il ?”

Une question qui guiderait son existence.
Une question qui serait son phare.
Un phare de lumière et de chaleur qui siérait parfaitement à l'intensité du foyer qui alimentait ses interrogations.
Une question pour laquelle le moyen d'obtenir une réponse était simple.
Il fallait avancer.
Il fallait naviguer, et garder son cap.

Et ainsi, il navigua.
Sans s'interrompre.
Et en ce jour, comme un autre en apparence, le soleil se coucha.
Et, vraisemblablement, il n'avait pas navigué assez longtemps.
Il n'avait pas navigué assez loin.
Car, en ce jour, comme un autre en apparence, l'endroit où le soleil se coucha lui apparut encore loin.
Mais sa quête ne faisait que commencer.
Et il n'avait aucune idée d'où sa quête allait se terminer.
Cette perspective était angoissante.
Mais elle était également excitante.
Ce serait, probablement, le défi d'une vie.

IV

Et ainsi, Yume navigua.
Et les jours se suivirent.
Et il navigua encore.
Et les jours s'écoulèrent
Et il navigua toujours.

Oubliant la solitude.
Oubliant la fatigue.
Oubliant les efforts.

Et son objectif ne semblait pas vouloir se rapprocher.
Le soleil se couchait toujours, dans le lointain, plongeant dans le paysage désertique de l'océan qui s'étendait jusqu'à l'horizon.

Jusqu'à un beau jour, un jour comme les autres, d'apparence au moins, car l'horizon changea.
Sa ligne droite se modifia.
Se courba.
Se chargea d'irrégularités et d'aspérités qui grandirent à mesure que Yume avançait.
Son cœur se chargea de l'émotion de celui qui arrive finalement au terme de sa quête.
Celui dont les efforts fournis pour l'accomplissement d'un objectif sont enfin récompensés.
Il s'entendit prononcé, solitaire, au milieu de l'océan, parlant au monde et à lui-même :

“C'est là ! Là où le soleil se couche !”

Et il navigua derechef, avec une intensité décuplée par la proximité de son but.
Il navigua jusqu'à ce que l'horizon ne fut plus.
Jusqu'à ce qu'il fût remplacé par un paysage de reliefs boisés occupant tout son champ de vision et occultant une partie du ciel.
Il navigua, et mit pied à terre, envahit par un mélange de soulagement, et d'attentes.

Il fut bientôt accueilli par une foule de locaux, au demeurant et de premier abord très chaleureux, qui l'assaillirent d'une foule de questions.
Des questions à la candeur et à la sincérité presque enfantine.
Il devait être en effet inhabituel (pour ne pas dire, inédit), que quelqu'un débarque du milieu de la mer, seul, sur une si petite embarcation. Et il leur répondit :
“Je suis à la recherche de l'endroit où le soleil se couche ! Est-ce ici ?”

Il eut pour seule réponse un éclat de rire généralisé.
Un rire qui semblait moqueur.
Un rire qui s'avéra un peu déstabilisant.
Il découvrit plus tard, après quelques échanges et un court séjour dans ce nouveau lieu, que cette hilarité générale et non contenue était en fait annonciatrice de l'immaturité qui caractérisait cette population.

Les échanges et les relations, au sein de cette communauté, étaient superficiels.

Hypocrites.

Ils ne pensaient qu'à s'amuser, parfois au dépens des autres et au bénéfice d'eux même.

Au bénéfice de leur place et de leur statut au sein de la société.

Une société qui semblait désorganisée.

Individualiste.

Où les problèmes n'étaient jamais anticipés, mais gérés (avec plus ou moins de réussite) au moment où ils se présentaient.

Ils l'accueillirent néanmoins en leur sein.

Avec une sympathie feinte.

Surtout destinée à leur permettre de promouvoir leur ascension sociale moyennant les meilleures moqueries dont il pouvait être la cible.

Bien qu'il en fut conscient, et qu'il aurait aimé y être totalement indifférent, cette situation fit souffrir Yume.

Son sens de l'empathie avait du mal à appréhender que, même de façon plus ou moins habilement dissimulée, on puisse faire souffrir l'autre pour son bénéfice personnel.

Il lui aurait été aisé de s'intégrer, mais les moyens pour y parvenir étaient à l'opposé de ses définitions personnelles d'une relation sociale.

Aussi, il ne resta pas longtemps.

Car il avait remarqué que le soleil se couchait sur ces formations rocheuses qui découpaient le ciel.

Et bientôt, on l'entendit prononcer :

“Je vais monter, là, au sommet des montagnes, pour trouver l'endroit où le soleil se couche !”.

Les réactions furent les mêmes que lorsqu'il avait annoncé son départ de son île natale quelque temps plus tôt.

A la différence près que les moqueries fusèrent.

Avec la même hilarité que lors de son arrivée.

Et on ne s'inquiéta pas, ou peu, des incidences éventuelles pour sa santé et sa sécurité.

Il les ignora d'un haussement d'épaule, et entama son ascension.

V)

Les premiers moments de son ascension furent difficiles.
C'était une activité à laquelle il n'était pas habitué.
Ses terres natales étaient sans reliefs, et ses muscles aux membres inférieurs n'étaient pas développés pour ce genre d'efforts.
Quelques minutes de marche sur ce terrain rocheux, accidenté et en pente suffirent à l'éprouver.

Mais il avait un but.
Un but dont l'accomplissement semblait proche.
Et ce but n'entendrait aucune excuse comme étant valide.
Alors il continua, vers le haut, toujours plus haut.
Car il s'était convaincu qu'il obtiendrait une réponse, là haut.
Juste en haut de ces montagnes.

Et au cours de cet effort, il découvrit une sensation.
Un plaisir dont il avait déjà eu un échantillon par le passé.
Le plaisir de l'effort, et le plaisir de s'oublier, d'oublier ses questions, dans celui-ci.

Ses pensées s'éteignaient, au profit du chemin,
Si bien que dans sa tête, il n'y avait plus rien.
Plus rien que le chemin, et plus rien que son but,
Alors il cheminait, pas à pas sans un doute

Après un certain temps, qu'il ne vit pas passer, l'inclinaison du chemin s'accentua encore.
S'accentua tant qu'il lui fut bientôt impossible de marcher.
La route devint paroi.
Le parcours devint mur.

Mais il avait un but. Un but qui ne souffrirait aucun obstacle.

Il posa ses mains sur la paroi rocheuse.
Et se hissa jusqu'à pouvoir poser ses pieds sur la paroi.
Il recommença la séquence.
Plusieurs fois.

Et alors il grimpa.

Ses muscles n'étaient pas plus habitués à ce type d'effort.
Ils s'habitueront quelque part en chemin.

Et il découvrit la joie de s'élever.
De lutter contre la gravité.
A la force de ses membres.
Et à la fragilité de sa situation.
Une situation entièrement dépendante de la fragilité de la paroi.
A la robustesse de ses muscles.

Et à la solidité de sa conviction.

Face à cette incertitude, à cette proximité avec le danger, à cet équilibre précaire entre la vie et le vide, il aurait pu ressentir de la peur.

Il en ressentit sûrement.

Mais il ressentit surtout de l'excitation.

Car pour la première fois de son existence, il ne la contrôlait pas.

Et étrangement, ça lui permettait de lâcher prise -au sens figuré du terme, bien entendu-.

Pour survivre, il lui fallait vivre dans l'instant.

Et le vivre pleinement.

Sans se perdre en pensées parasites.

Et prendre conscience de son impermanence dans une contemplation quasi-méditative.

Sa concentration face au danger lui permettait d'atteindre l'oubli.

Et dans l'oubli, il était apaisé.

Alors il grimpa.

Il continua à grimper.

Grimper pour réaliser son rêve.

Grimper pour sa survie.

Grimper pour se sentir en vie.

Pleinement en vie.

Au cours de son ascension, il découvrit également le froid.

Plus il montait, plus celui-ci se fit important.

Mordant.

Changeant l'eau en glace et son souffle en vapeur.

Il découvrit les frissons, la perte de sensation au bout des doigts et des orteils.

Le ralentissement de ses mouvements.

Il découvrit l'asphyxie dans l'effort.

Devoir lutter pour respirer.

Face à toutes ces difficultés, ces inconnus, il connut finalement la peur.

La vraie.

Celle qui paralyse, qui terrorise.

Seul et grelottant, son horizon, son plancher et son plafond faits de cette seule paroi, il connut l'hésitation.

Le doute.

Quelque part dans son esprit germaient les bourgeons de l'abandon.

Il montait depuis si longtemps.

Cette ascension avait-elle une fin ?

Il s'interrogea pour la première fois sur les limites du corps.

Celui-ci pouvait-il lâcher s'il continuait ?

Avait-on eu raison de le condamner au moment de son départ ? De ses départs ?

Était-il condamné à la chute avant d'avoir pu répondre à la question qui nourrissait son élan vital ?

VI)

“Où le soleil se couche-t-il ?”

La question résonna dans son esprit.

L’embrasa.

Réchauffa tout son corps.

Réduisit en cendres les bourgeons de l’abandon.

Il comprit.

Comprit que ce n’était pas une option.

Que s’il arrêtait, la souffrance serait pire.

La question le hanterait.

Le hanterait pour toujours.

La vie valait-elle la peine d’être vécue si elle n’était qu’interrogation ?

S’ il était condamné à rester pour toujours dans l’ignorance perpétuelle et le regret permanent ?

A la torture qui incombe à celui qui n’a pas su se donner les moyens ?

Alors il grimpa.

Il grimpa plus fort qu’avant.

Plus vite qu’avant.

Ses souffrances laissées quelques mètres plus bas.

En aval sur la paroi.

La glace liquéfiée par la chaleur de ses convictions.

Il gouta pour la première fois à l’adrénaline, nourrissant son être, attisant à chaque pulsation le feu qui l’animait.

Qui l’avait réanimé.

Il grimpa.

Grimpa encore.

Jusqu’à ce que ses doigts en saignent et ses muscles en tremblent.

Jusqu’à ce que l’équilibre qui le maintienne en vie ne repose plus que sur le socle infime mais inébranlable de son leitmotiv.

“Je vais trouver l’endroit où le soleil se couche”

Et il grimpa, jusqu’à atteindre le sommet.

Il se hissa par-dessus la paroi.

En conquérant.

Sur le toit du monde.

Et s’effondra.

Avec les seules forces qui lui restait, il redressa la tête, portant son regard vers l’horizon.

L’astre le caressait de ses dernières chaleurs. Il était loin, loin dans le ciel, loin sur la terre, et sa forme circulaire se perdit peu à peu à mesure qu’il pénétrait l’horizon.

Ce n’était pas l’endroit où le soleil se couche.

Sa tête s'effondra sur le sol, la face dans la neige.

Et il sourit.

Car il commençait à comprendre.

VII)

Son retour à la civilisation surpris.
En surpris plus d'un.
Une majorité s'était attendue à son échec.
Persuadée de son non-retour.
Il fut accueilli par une foule pleine d'interrogation.
Avide de savoir jusqu'où son obstination délirante l'avait poussé.
Les plus cyniques l'interrogèrent sur l'endroit où il avait fait demi-tour.
Sur le moment où il avait compris l'étendue de sa bêtise.

Il pointa de son index le plus haut sommet du relief, et déclara simplement :

"Ce n'est pas là où le soleil se couche".

Il ignora les questions qui jaillirent et fusèrent du rassemblement.
Des commentaires témoignant de l'incrédulité quant à la réussite de son ascension se firent malgré tout entendre.
Il les ignora également.
Il marcha jusqu'à son bateau, le poussa dans l'eau, et partit.

Il laissa derrière lui une foule dont le désir de réponse n'était pas rassasié.
On conclut finalement à son échec.
Qu'il était impossible de monter si haut.
Qu'il aurait forcément raconté un tel exploit
Que c'était simplement un frimeur, un vantard qui souhaitait bâtir sa légende.
Et cette conclusion, par sa facilité, semblait convenir à tout le monde.

Mais certains ne l'étaient pas, convaincus.
Ils trouvaient cette conclusion paresseuse.
La paresse de ceux dont l'existence est vide d'un rêve qui la remplit.
Eux avaient déjà rêvé.
Ils s'en souvenaient.
Avant que le groupe ne vienne enterrer sous ses railleries tous ces rêves.
Mais il devait être possible de les détrerrer.
Nécessairement.

Et si cet homme venu d'ailleurs avait la force et le courage de passer outre le jugement populaire pour accomplir -non, ne serait-ce que pour essayer d'accomplir, et la nuance n'était pas fine- ce que son coeur et son inconscient avaient jugé bon de lui donner comme rêve, pourquoi ne le pourraient-ils pas eux aussi.

VIII

Et il navigua à nouveau.

Car son but, la réponse à sa question, se présentait tous les soirs devant lui.

Et que tous les soirs, sa motivation était renouvelée.

Et il navigua encore.

Sa voile toujours gonflée, son estime encore renforcée.

Il se nourrissait de poissons.

Et de ses ambitions.

Il se déshydratait à l'eau de pluie.

Et laissait le soleil l'arroser de son énergie.

Une énergie dont il avait besoin.

Une nécessité viscérale.

Car sa traversée était une lutte.

Son épopée était un combat.

Et le combat était rude.

La mère et ses éléments ne se laissaient pas dompter si facilement.

Une adversité naturelle de férocité.

Les tempêtes étaient nombreuses.

Et les accalmies tout autant.

Entre sécheresses et journées pluvieuses.

Soumis aux caprices du temps.

Et un jour vint la Tempête.

La vraie, le fléau, la mère de toutes.

Un cataclysme qui s'entêtent

A te la faire perdre coûte que coûte.

Celle où la pluie te lacèrent comme milles lames,

Celle où la violence des vents dévore l'âme,

Celle où l'océan n'est plus que vague, n'est que montagne

A nouveau il connut la peur.

La même peur qu'il avait connu fasse aux éléments.

Une peur montagnarde qui l'avait poursuivi jusqu'à l'océan.

Une peur qui n'était plus une inconnue.

Une peur qu'il pensait avoir dominé.

Et il sourit.

Sourit face à l'adversité.

Sourit grâce à l'adrénaline.

Sourit à la vie.

Et à sa précarité.

Alors il lutta.

Lutta contre les éléments.

Lutta contre la Tempête.

Et milles Ouragans.

Il luttait contre des forces qui lui étaient supérieures.

Lutta à l'acharnement, luttait obtenu, luttait avec la conviction qu'il ne fallait rien lâcher.

Et si son corps tenu, sa voile lacha.

Son gréement céda dans un grognement.

Un râle de la grand voile.

Un trépas du mat.

Une amputation de son embarcation.

Son voilier devint barque.

Il se retrouva démunis.

Handicapé sans sa prothèse à vent.

Il aurait pu s'abandonner au désespoir.

Accepter sa défaite.

S'avouer vaincu face à un adversaire plus fort que lui.

Mais dans son corps et dans son cœur, le soleil brûlait encore.

Malgré l'épaisseur de nuage qui oblitérait sa chaleur et sa lumière.

Il n'avait plus de voile ?

Il allait falloir faire sans.

Il allait falloir s'adapter.

Car il commençait à comprendre.

Que dans la vie, tout ne pouvait être prédit.

Alors il s'adapta.

S'il ne pouvait plus s'aider du vent, alors il s'aiderait de ses bras.

De ses muscles.

Comme moyen de propulsion.

Comme moyen de locomotion vers l'horizon.

Sans être dépendant des caprices et des aléas du temps.

Alors il rama.

Il rama de toutes ses forces.

Rama contre les éléments.

Les éléments étaient forts.

Mais il l'était aussi.

L'oubli dans l'effort.

L'effort pour l'oubli.

Mais la Tempête ne voulait pas faiblir.

Il continuait de puiser dans ses forces.

Mais ses forces s'amenuisaient.

Sa lutte acharnée serait bientôt une lutte décharnée.

Dans l'oeil du cyclone il comprit.

Comprit qu'il luttait contre le vent, dans le vent.

Qu'il fallait parfois s'abandonner au courant.
Que le contrer serait contre productif.
Qu'il essayait de dominer contre nature, alors qu'elle était équilibre.
Un équilibre qu'il fallait trouver.
Un point à trouver, plutôt qu'une ligne à tracer.
Et qu'il ne le trouverait pas en essayant de plier la nature.
Mais qu'il fallait aller en son sens.
L'accompagne.

Alors pour la première fois de sa vie, il s'abandonna.
Et il dansa.
Dansa avec le vent.
Valsant avec les vagues.
Il s'abandonna au courant, son partenaire dans cette chorégraphie avec les éléments.
Un lâcher prise pour reprendre pieds.

Et au gré des éléments, il se laissa porter.
Sa peur abandonnée en même temps que sa lutte désespérée.
Un sentiment de calme pendant la tempête.
Et comme toutes les tempêtes, celle-ci passa.
Et comme toutes les tempêtes, les autres passeraient.

IX)

Yumé était allongé dans sa barque.
Éreinté mais allégé.
En équilibre entre la vie et la mort.
En vie, par définition.

Le temps passa.
Le vent s'apaisa.
Les vagues s'adoucirent.
Et les nuages se dissipèrent.
Jusqu'à laisser place au jour.
Et à nouveau, le soleil le frappa.
Une frappe douce.
Celle pour réveiller tendrement l'assoupi.

“Où le soleil se couche-t-il ?”

Il était l'heure.
L'heure de reprendre sa quête.
Allégé de sa voile, il lui faudrait ramer.

Et ainsi, il rama.
Installé sur son bateau devenu barque.
Sous un soleil radieux.
Il rama.
Et le soleil se coucha.
Et vraisemblablement, il n'avait pas ramé assez longtemps, ou assez fort.
Car il n'avait toujours pas trouvé.

Et donc, il rama.
Et les jours se suivirent.
Et il rama encore.
Et les jours s'écoulèrent
Et il rama toujours.

Et à nouveau, il pensa effleurer, toucher du doigt son objectif.
Car, à nouveau, une terre se présenta à lui.

X)

L'arrivée de Yume fut aussi singulière que la précédente, bien que beaucoup plus chaleureuse.

Les gens peuplant cette terre étaient sympathiques.

Accueillant

Immédiatement amicaux.

Faisant preuve d'une proximité instantanée.

Une proximité presque perturbante.

Sans l'ombre d'un jugement, on l'interrogea sur sa vie, sur son parcours.

On lui demanda comment il était arrivé ici.

Des regards ébahis et des murmures d'admiration sincère accueillirent le récit de son trajet.

Avait-il vraiment ramé si longtemps ?

Affronté telles calamités ?

Et pourquoi s'être engagé dans un tel périple ?

“Je veux voir l'endroit où le soleil se couche”.

On sourit à la poésie de cette entreprise.

On s'en émerveilla même.

On loua son courage.

Le courage de partir seul à la conquête d'un but.

D'un commun accord, presque tacitement conclu, on convint que cette rencontre était l'occasion de réjouissance.

Porté par son empathie, s'intégrant aisément à cette ambiance grégaire chaleureuse et festive, il accepta.

Et il fit la fête. // *et alors il dansa*

Et il se sentit bien.

Il se sentit heureux.

Le clair de lune éclairant ces festivités en éclipsant le soleil.

Et alors qu'il faisait la fête, les questions qui le tourmentaient s'éclipsèrent.

Et cet état d'allégresse et de partage le débarrassa du poids de ses errances intellectuelles et physiques.

De la permanence de ses interrogations.

Et il fit la fête.

Léger comme le vent.

Frais comme l'aube.

Et on lui proposa de goûter plusieurs produits locaux.

Des produits liquides, solides, vaporisés.

Des produits pour faire la fête.

Des produits qui lui étaient inconnus.

Mais le monde lui était inconnu.

Et le monde, il le découvrait.

Il se devait de le découvrir pour atteindre son but.

Et il prenait plaisir à le découvrir.
Et chaque découverte avait apporté sa richesse d'enseignements.
Son offrande de réponse.

Alors il fit la fête.
Son allégresse décuplée.
Ses sentiments refoulés à présent déployés.
Il fit la fête, et goutta à nouveau à l'oubli.
Apprécia l'oubli.
Apprécia d'appartenir à un groupe, lui qui avait été si souvent solitaire.
Il fit la fête, et il fut heureux.

Aussi il resta dans ce nouvel endroit.
Il resta, plus longtemps que prévu.
Il resta, et sa quête disparut insidieusement de ses préoccupations.
Car des préoccupations, il n'en avait plus aucune.
Si ce n'est de faire la fête.
Car la fête devint tout aussi insidieusement, une obligation.
Et même quand il ne voulait pas faire la fête, il avait une pulsion viscérale, et une pulsion sociale, qui le poussait à faire la fête.
Il découvrit l'addiction.
Et il découvrit son corollaire, l'affaissement, l'émoussement de sa personnalité.
Sa dépersonnification.
Sa zombification.
Un emprisonnement spirituel.
Une incarcération volontaire qu'il avait laissé involontairement s'installer.
Un rev(e)-ers sournois.

Alors un soir, il fit ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps.
Trop longtemps.
Il fit ce qu'il aurait dû faire, et ce qu'il avait à faire.
Il regarda le soleil se coucher.

Et la phrase résonna, criée, scandée, hurlée par les vestiges encore éveillés de sa personnalité.

“Je veux voir l'endroit où le soleil se couche”.

Et à nouveau, le bûcher de ses convictions s'embrasa.
Et à l'aide de ce feu intérieur, il put voir à nouveau.
Avec une clairvoyance ardente.
Ses flammes éclairant les abysses dans lesquelles il avait plongé.
Et qui lui permettraient de s'élever.

Avec cette clairvoyance nouvelle, il put voir que cette existence manquait de profondeur.
Que ces relations, bien que sincères, étaient superficielles.

Que bien que le bonheur dans ce relâchement festif était réel, il manquait d'un sens, d'une direction, d'un moteur, et d'un aboutissement.

Et il sourit.

Parce qu'il commençait à mieux comprendre.

Alors il poussa sa barque, et il partit.

On tenta de le retenir.

On utilisa le bonheur comme prétexte.

Sa place dans le groupe.

Les liens qu'ils avaient créés.

Et là encore, c'était sincère.

Ce qui allait rendre ce départ encore plus difficile, déchirant.

Rongeant son empathie avec l'acidité de la tristesse réciproque des adieux.

Mais sa réponse fut sincère aussi.

Et elle résumait, peut-être de façon inaccessible, les raisons inaliénables de son départ :

“Je veux voir l'endroit où le soleil se couche”.

Et dans le soleil couchant, il rama à nouveau.

Les réactions, bien que vives, furent plus le témoin d'une tristesse intense que de colère.

On s'interrogea sur son choix.

Le choix de ce mode de vie.

Le choix de rompre avec le groupe.

Le choix de la solitude et de cet isolement social.

Et chez certains, une graine depuis longtemps enfouie, noyée dans les réjouissances et ses substances, presque pourrie de dépersonnalisation, germa à nouveau.

Car des rêves, ils en avaient eu, eux aussi.

Et il était peut-être temps d'arroser à nouveau cette graine rêveuse.

XI)

Yume ramait à nouveau.

Il ramait à travers le temps, à travers les tempêtes, contre le vent, contre la fatigue, envers et contre tout.

Et bien qu'il éprouve de la tristesse, et un certain manque pour ce et ceux qu'il venait de quitter, il ramait toujours.

Car tous les soirs, immanquablement, les lumières du soleil couchant réchauffaient les braises de son brasier rallumé.

Alors il ramait.

Toujours un peu plus loin.

Toujours un peu plus longtemps.

Jusqu'à ce que ses forces le quittent.

Jusqu'à ce que le sommeil ne prenne son éveil en otage.

Mais vint finalement un moment où il n'arriva plus à mobiliser ses forces.

Un affaiblissement généralisé qui s'insinua dans chacun de ses muscles.

Chaque membre devenait un fardeau.

L'effort une torture.

Il transpirait en l'absence de chaleur.

Grelotait en l'absence de froid.

Il perdait du poids et de l'appétit.

Sa tête tambourinait en l'absence des percussions habituelles de ses réflexions.

Il était l'ombre de lui-même, de nuit comme de jour.

Bien que sa motivation soit intacte, son corps semblait brisé.

Il n'arrivait plus à mobiliser ses ressources.

Et la frustration en était d'autant plus importante que le soleil se couchait toujours à l'horizon.

On avait tranché les fils qui lui permettaient de s'articuler.

De se projeter vers l'avant.

Il avait déjà entendu parler de tels phénomènes par le passé.

La maladie avait fini par le trouver.

S'appropriant son corps.

Le rongeant de l'intérieur.

Le dépossédant *de son enveloppe*.

Alors il rama.

Parce qu'il n'avait pas le choix.

Parce qu'il lui fallait continuer.

Parce qu'un obstacle restait un obstacle, même s'il venait de l'intérieur.

Et son but, à la différence de son corps, ne pouvait souffrir d'aucun obstacle.

Alors il rama.

Dans le vent et la pluie, intérieurs comme extérieurs.

Il rama par défi.

Rama pour s'affirmer à lui-même qu'il restait son propre maître.

Il rama au bout de ses forces, et au bout de sa souffrance.
Et la terre s'érigea à nouveau à l'horizon.

XII)

Cet endroit était singulièrement différent de ses autres escales terrestres.
Une forêt de constructions grises et rectilignes, artificielles et régulières, en constituait le paysage.
Dissimulant de leur hauteur le ciel et l'horizon.
Et, à la différence de ses autres escales, on ne vint pas l'accueillir.
Car les gens ici semblaient s'afférer en continue.
Semblaient habités d'une frénésie malsaine.
Une frénésie dont ils exhibaient les stigmates sur leur visages éreintés et leurs corps affaiblis.
A l'instar des bâtiments, les gens étaient d'une unicité perturbante.
Similairement affublés des mêmes vêtements.

Le tout avait un air de chorégraphie dont les mouvements semblaient animer un requiem composé pour la mort de la singularité.

Il réussit à entrer en contact avec un de ces locaux.
Puis à engager une conversation.
De façon tout à fait passive.
Il fut percuté par quelqu'un dont l'état d'agitation, interne comme externe, semblait intense.
La présence de Yume sur son trajet, importunante.
Il fut malgré tout interrogé sur les raisons de sa-dite présence ici.

“Je suis ici parce que je cherche l'endroit où le soleil se couche”.

La réaction immédiate de son interlocuteur fut d'abord l'incompréhension.
Une incompréhension traduite sur son visage par un haussement de sourcil déséquilibré en faveur du sourcil droit (ou, en défaveur du gauche).
Mais bientôt, il haussa les épaules d'indifférence.
Puis expliqua, dans un vêtement et énergique monologue, qu'ici on était là pour travailler.
Pour faire avancer les choses.
Pour créer de la richesse.
Et pour le progrès.
Qu'on souhaitait améliorer le monde, etc etc.
Il ajouta dans un prolongement de son monologue qu'il n'avait évidemment par le temps nécessaire pour s'attarder en de telles explications.
Mais que Yume, qui qu'il soit par ailleurs, pouvait le suivre dans ses activités -nombreuses, ça allait de soit-, de la journée.

Alors, sans que les présentations ne s'éternisent plus, Yume suivit sa nouvelle connaissance.
Il remarqua également que en plus de son identité, seules les raisons de sa présence ici avait semblé l'intéresser, à la différence des moyens qui avaient permis sa présence ici.
Il jugea cela d'un pragmatisme certain.
Et ce n'était pas pour lui déplaire.

Et c'est à la suite de ce personnage à la poursuite du temps qu'il découvrit un monde de pertinence, d'intelligence, d'optimisation et de progrès.

La vie et son quotidien étaient pensé, réfléchi, pragmatique, opérationnel.

Un système que Yume avait essayé d'instaurer dans son village il y a de ça quelques années maintenant.

Système qui s'était heurté à un mur de pensées réactionnaires.

Il existait en cet endroit un réel système économique, judicieux et dynamique.

Les sciences et expérimentations étaient portées en haute estime et beaucoup de ressources y étaient allouées, car elles étaient les socles nécessaires et indispensables au progressisme.

La société était également organisée.

Chacun y avait un rôle.

Un rôle qu'il devait accomplir.

Représentant les rouages d'une gigantesque et grandiose machinerie organique dédiée à l'optimisation de son propre fonctionnement.

Et c'était un mode de fonctionnement que Yume pouvait comprendre.

C'était même un mode de fonctionnement que Yume appréciait.

Il se fondit rapidement dans la masse et on se rendit vite compte de ses capacités intellectuelles.

Grâce aux sciences avancées, on le soigna de sa maladie.

On lui donna un travail.

Il devint l'un des rouages de cette société.

Et alors il travailla.

Et il appréciait travailler.

Car il découvrit la sensation, et le plaisir, d'être stimulé intellectuellement.

Il découvrit dans le même temps qu'il s'était ennuyé une partie de sa vie.

L'ennui de l'isolement.

L'ennui de l'absence de pair.

L'ennui de celui qui est perdu, en pair-dition.

L'ennui issu de la misère de celui qui se sent perpétuellement incompris.

Et alors il travailla.

Travailla pour le plaisir de travailler, et d'appartenir dans le même temps à cette société.

Travailla jusqu'à l'oubli.

L'oubli de ses tourments.

Mais également l'oubli, insidieux, de son but.

Et cela aurait pu durer toute une vie.

Mais un jour, dans le cadre de son travail, il se trouva au plus haut de plus haut bâtiment de cette société.

Ces bâtiments qui occultaient le ciel et l'horizon.

Il s'y trouva au moment où le soleil se couchait.

La chaleur et la lumière qui en irradiaient le frappèrent avec choc.
Un choc physique.
Un choc psychologique.
Un choc qui remue et secoue tous les organes simultanément.
Un choc qui rappel.
Et guérit l'amnésie.

Et il se souvint.
Il se souvint de son but.
Il se souvint de ce qu'il avait commencé à comprendre.
Et il secoua la tête, comme pour se remettre les idées en place.
Il la secoua énergiquement, car sa confusion avait duré.
Il ne su combien de temps il avait passé à travailler.
Combien de temps cette spirale avait bloqué les aiguilles de son sens de l'écoulement du temps.
Pris dans la frénésie, pris par la stimulation intellectuelle, pris par la société, il avait oublié son but.
Et il s'interrogea.
Longuement.
Profondément.
Une introspection douloureuse et solitaire.
Déchirante.

La réalisation, l'achèvement de son but était-il égoïste ?
Si la vie avait un sens, son sens était-il de se battre pour un objectif excentrique qu'il s'était lui-même fixé ?
La quête insensée qu'il tachait de remplir, pour tenter de remplir une partie de lui-même, partie qui devait nécessairement être vide -ou incomplètement pleine ?, cette quête n'avait-elle pas semé plus de tristesse -de par son égocentrisme- sur son chemin ?

Il analysa avec plus de recul.
Avec un regard nouveau et extérieur.
Un regard qu'il espérait être objectif.
Un regard jeté sur la société dans laquelle il vivait actuellement.
Et il crut comprendre.

Il crut comprendre qu'ils s'étaient perdus.
Comme lui s'était perdu.
Perdus sur le chemin de l'accomplissement de leur objectif.
Il lui semblait que des rêves, ils en avaient tous eu.
Et que, au cours du chemin, insidieusement -ou pas-, leurs objectifs avaient été travestis.
Travestis par les idéaux d'une société qui avait la réussite et le progrès comme aboutissement.
Des notions vagues et floues dans lesquelles ils s'étaient égarés.
Leurs rêves étaient devenus la réussite, à tout prix, et surtout au prix de leurs propres rêves.
Que le poids de la vie quotidienne avait enseveli leurs rêves.

Et, insidieusement, il s'était perdu lui aussi.
Du moins, temporairement.

Car, fort de sa clairvoyance nouvelle, il repartit.

On tenta, bien entendu, de le retenir.
On argumenta qu'il avait un rôle dans cette société maintenant.
Il dépendait d'autres, et d'autres dépendaient de lui.
Et il était tellement brillant, sa réussite était tellement importante : il était fait pour vivre avec eux.
Ces arguments étaient forts, et ils résonnaient douloureusement dans l'esprit incertain de Yume.
Mais son rêve était plus fort.
Il résonnait avec plus d'intensité.
Et il avait compris que, quand le chemin était incertain, le doute devait bénéficier aux rêves.
Et il leur expliqua :
"Je veux voir l'endroit où le soleil se couche".

Les réactions furent vives.
On l'attaqua sur son sens des responsabilités.
Sur sa maturité.
Sans leur répondre, puisqu'il était déjà loin, il s'interrogea candidement : laquelle des décisions était-elle vraiment la plus mature?
Et parmi cette foule qui le regardait s'éloigner dans le soleil couchant, d'autres se posèrent cette légitime question.
D'autres, perdus sur le chemin, et qui commençaient à s'en apercevoir.
Et à chercher un phare qui pourrait les guider vers la route de leurs rêves oubliés.

XIII)

Et ainsi Yume rama.
Il rama encore.
Fort des découvertes de son introspection.
Et de ses guérisons.
Rama jusqu'à ce rendre compte que sa barque prenait l'eau.

La première réaction fut l'incompréhension.
Avant même la panique et la peur.
Le temps avait-il raison de son embarcation ?
Son corps avait-il été plus solide, plus durable que son navire de bois ?
Il avait pourtant veillé méticuleusement à son entretien.
S'en était occupé et pré-occupé avec un instinct presque maternel.

Il inspecta la barque.
Et remarqua effectivement de nombreux dégâts sur la coque.
Des dégâts qui semblaient peu naturels.
Des dégâts qui semblaient volontaires.
Voués à la destruction.

Les implications de ces constatations, il ne parvenait pas à les élaborer franchement.
Son innocence s'acharnait à refuser de formuler ces conclusions.
Conclusions qui semblaient pourtant claires.
Était-il seulement envisageable que l'on ait sciemment saboté son vaisseau ?
Que l'on ai tenté de le maintenir à terre ?
Que l'idéal de réussite collectif en soit arrivé à ce niveau de mesures d'incitation ?
Que la jalousie et l'incompréhension humaine en soit arrivée à ce degré de perversité ?
Qu'on ait voulu lui retirer ce droit à réaliser son rêve ?
Que la collectivité ai surpassé la liberté individuelle ?

Il pouvait méditer sur cette situation pendant longtemps.
Analyser la situation profondément.
Mais toutes ces réflexions ne le mèneraient nulle part.
Leurs éventuelles conclusions non plus.
Sa volonté, en revanche, le mènerait toujours plus loin.
Sa barque était détruite, mais sa motivation intact

Alors il nagea.
Nagea avec un dernier regard vers sa barque.
Son destrier émergé.
Remerciant silencieusement cet ami de bric, de bois et de fidélité qui l'avait accompagné,
épaulé et supporté aussi loin dans son périple.
Puis regarda à nouveau vers le soleil couchant.

Il nagea, car ce coup du sort, ou ce coup du sort-dide, n'était pas une excuse suffisante pour abandonner son combat.
Parce qu'une excuse suffisante n'existe pas.

Car la fragilité de son embarcation n'était pas celle de ses convictions.

Et ainsi, Yume nagea.

Sous le feu du soleil et à la force de son rêve.

Il nagea, brassa, crawla, et nagea encore.

Nagea dans les tempêtes, nagea les courants et les vagues.

Accueillants ces ennemis déjà vaincus avec le dédain qui leur était du.

Dansant à nouveau, à même les éléments.

Dans l'oubli de son corps, dans l'oubli de ses peurs.

Nagea parce qu'il le fallait.

Pendant des années et des années.

Si bien que le poids du temps débute lentement et irrémédiablement son œuvre morbide sur son corps.

Mais pas sur ses convictions.

Et il nagea encore.

Chaque jour un peu plus proche de son rêve.

XIV)

Des années plus tard, il toucha à nouveau terre.

L'endroit était paradisiaque.

Les gens y reposaient avec plaisir.

Dans une lenteur et un calme qui contrastaient avec sa dernière escale.

On papotait par ci, on vivotait par là.

Les tables étaient entourées de personnes sirotant sobrement des boissons fraîches, les plages étaient parsemées de siège à demi- allongés dans lesquelles les gens ne s'affairaient à rien d'autre qu'à exister.

Le panorama qui se dégageait était celui d'une ode à la oisiveté.

Il remarqua que cette nouvelle population semblait plus âgée que les précédentes.

On ne vint pas l'accueillir.

On avait ici, depuis longtemps, perdu la curiosité et l'intérêt pour les nouveautés.

Celles-ci étaient d'ailleurs (pré)jugées comme des sources de perturbation à la quiétude établie.

On l'invita malgré tout, plus par politesse acquise avec la maturité que par réelle et sincère envie.

Sa conversation et ses histoires furent appréciées.

Au mieux comme source d'un divertissement passager.

On convint cependant que Yumel n'allait pas mettre en péril la précieuse prospérité des lieux.

On l'interrogea finalement, également par politesse, sur les raisons de son voyage.

“Je veux voir l'endroit où le soleil se couche”.

La phrase fut accueillie par des rires.

Pas des rires moqueurs, mais des rires touchés.

Ces rires qu'ont les adultes quand les enfants prononcent des phrases extravagantes.

Et on lui rétorqua que bien que l'objectif soit noble, il n'était plus tout jeune, et qu'au terme de sa vie d'effort, il avait mérité, comme eux, le repos et la quiétude.

Et il se laissa tenter.

L'espace d'un instant.

Car il était épuisé, meurtri par toutes ces années d'efforts.

Un peu de repos lui permettrait sûrement de mieux repartir.

D'aiguiser à nouveau sa vigueur émoussée.

La poursuite du soleil couchant était une entreprise éreintante pour le corps, bien que son esprit demeure intact.

Une entreprise qui serait probablement encore longue.

Souffrirait-elle vraiment d'un moment de répit ?

Alors il se reposa.
Il goûta à la quiétude.
Au luxe du temps à perdre.
Et au privilège de l'absence de préoccupation.
Et il y prit goût.
Alors il se reposa encore.
Oubliant, là encore, ce qui ne devait pas être oublié.

Mais il commençait à apprendre.
Un apprentissage fruit d'une vie d'enseignement informels.
Et il ne referait pas les mêmes erreurs.
Car rapidement, il comprit.
Il comprit qu'il prenait trop goût à ce confort.
Comprit que ses muscles, si difficilement acquis, et terriblement nécessaires à la poursuite de son rêve, se dissipaiient dans ce repos.
Il comprit qu'en ces lieux où le temps s'était arrêté, les rêves avaient dépéris
Et qu'il fallait qu'il quitte cet endroit avec que son rêve ne se fane avec lui.

“Je veux voir l'endroit où le soleil se couche”.

Et il reprit sa course.
Sa nage effrénée vers l'horizon
Sa fuite effrénée de la raison.
Avant qu'il ne soit trop tard.
Et sans perdre son temps, précieux, en explications qui seraient incomprises.

L'assemblée rigola à nouveau, tendrement, en le voyant partir.
On ne tenta pas de le raisonner.
On avait depuis longtemps perdu l'énergie pour le faire.

A la place, il y eu des commentaires sur son extravagance.
On raconta à qui voulait bien l'entendre (et les gens n'avaient, à vrai dire, pas grand chose d'autre à faire que d'écouter) qu'il ne savait pas de quoi il allait se priver.
Quelle idée surannée de s'infliger telle souffrance.

Mais certains commentèrent aussi l'énergie qu'il déployait.
Qu'elle était belle, cette énergie.
Ils l'avaient pourtant aussi, cette énergie.
Mais il semblait qu'elle s'était dissipée, évaporée, perdue.
Pourraient-ils la retrouver un jour ?
Etais-ce trop tard ?
Avaient-ils perdu trop de temps en le laissant filer ?
Une chose était sûre, il n'y avait qu'un moyen de trouver leur réponse.
Il fallait essayer.
Essayer de mobiliser leur énergie à nouveau.
Et partir à la conquête des rêves fanés sur l'autel de la tranquillité.

XV)

Alors il nagea à nouveau.

Fuyant de toutes ses forces fatiguées cet endroit où le temps fuyait furieusement.

Nagea malgré son âge.

Et malgré cette envie brûlante attisée par son corps de se reposer.

Car son cœur brûlait d'une envie plus brûlante encore.

Et que les sacrifices concédés attendaient encore leurs récompenses.

Il nagea dans les eaux froides et chaudes, glacées et ardentes.

Nagea dans la nature, devint part de sa faune.

A tel point qu'il devint part de sa chaîne alimentaire.

Il fut attaqué par un monstre marin.

Une calamité nouvelle, organique, de chair et de branchies.

Un titan de muscles et de dents.

Un témoignage effrayant de la grandeur de la nature et de sa puissance.

Un prédateur dans son élément.

Un prédateur dont il était devenu la proie.

Alors il lutta.

Lutta par nature.

Et contre la nature.

Lutta pour sa vie et pour sa survie.

Lutta avec acharnement et opiniâtréte dans un combat épique, oeil pour oeil, croc pour croc, d'arrache-pieds et d'arrache poings.

Son adversaire était poussé par l'instinct.

Un instinct de survie.

Yume était poussé, propulsé par un destin.

Le destin qu'il s'était fixé.

Voir le soleil se coucher.

Le combat sembla durer des heures.

Des jours.

Il dépassa son but initial.

Devint un combat de fierté et d'égo.

Avec, peut-être, bien plus à y perdre que sa vie.

Et le monstre verrouilla finalement sa prise sur son bras.

Une prise dent-esque.

Une prise de crocs et de hargne.

Une prise à la rage prédatrice.

Une prise dont il ne pouvait se libérer.

A moins d'y perdre son bras.

Dans la panique, dans la douleur et dans la peur, le calme l'envahit.
Un calme qu'il avait déjà connu.
Le calme pendant la tempête.
Et il se souvint.
Se souvint de l'équilibre.

Il avait, au cours de sa quête, puisé dans les ressources de la faune et de la nature.
Si son bras était le prix à payer, il paierait ce prix.

Alors il équili-bras.
Et il dansa.
Une danse pour la lutte.
Et pour l'équilibre.

En verrouillant sa prise sur son bras, le monstre s'était exposé.
Il tira, et abandonna son bras à ce juge marin.
S'amputa du poids nécessaire à rétablir la balance.
Et profita de l'ouverture et de sa libération pour asséner à son adversaire un coup.
Un coup enhardi par des années de lutte.
Un coup qui frappait comme un soleil au zenith.
Un coup sauvage, animal, instinctif.
Et qui brisa les instincts prédateurs du monstre
Un coup à la rage salutaire.

L'animal se contenta de sa prise.
Sa prise de chair et d'os.
Et pris la fuite.

Yume était sauf.
Pas sain, mais sauf.

Alors il nagea.
Car le soleil se couchait toujours à l'horizon.

EPILOGUE

Des années plus tard, alors que Yume poursuivait son périple, il tomba sur une île.
Une petite île.
Une île isolée de tout.
Une petite île, sans histoire, sur laquelle il y avait un petit village, sans histoire.
Si ce n'est une.
Car ce village, cette île, c'était son village, son île.
Et une histoire, il y en avait une.
Celle d'un jeune garçon, parti il y a des années, sur son bateau, chercher l'endroit où le soleil se couche.

Ce village n'avait aucune communication avec le monde extérieur.
C'était la première fois qu'ils voyaient quelqu'un arriver jusqu'à leur petite île sans histoire.
Evidemment, il avait changé depuis toutes ces années.
Il était vieux, estropié, et rayonnant.
Ils ne le reconnaissent pas.
A l'exception d'une personne.
Une personne avec qui il partageait des liens de parenté et qui avait tenté de le dissuader de son voyage, il y a de ça des années.

Et elle lui demanda s'il avait trouvé ce qu'il était parti chercher.
S'il avait trouvé la réponse à ses questions.
S'il avait trouvé un sens à son monde.
S'il avait compris.

“Oui” répondit-il.

Et il repartit.
Car cela faisait longtemps qu'il avait trouvé.
Longtemps qu'il avait compris.

Compris que le but n'était pas la finalité
Mais que la traversée, oui

Que le but n'est pas le but
Mais le trajet, oui.